

TÊTE À TÊTE

Peter Spier :
Il a écrit
« Quand
on s'ennuie »,
mais avec lui
on ne
s'ennuie pas.
Il donne
envie
de relire
la Bible.

A la foire de Bologne, il y a surtout les éditeurs pour la jeunesse du monde entier. Mais viennent aussi, et particulièrement cette année, des auteurs-illustrateurs qu'on peut rencontrer. Nous avons voulu vous présenter deux d'entre eux : Peter Spier et Tony Ross.

De l'autre côté de la barrière, du côté des peut-être futures vedettes encore sans grade, Florence Koenig raconte sa foire : un journal de bord plein d'enseignements.

Peter Spier a l'œil très bleu et l'air très calme du Hollandais qu'il n'a jamais cessé d'être. Il raconte sa vie et sa carrière, indissociables, d'une manière précise, méticuleuse, scientifique. Il fait tout de cette façon. Il y a cinquante-six ans, il est né à Amsterdam, il y a fait ses études. Plus tard il est devenu journaliste. Correspondant à Paris pour *l'Elzeviers Weekly*. En 1952, il part, toujours pour Elzeviers, à Houston, Texas. Puis à New York, où commence son œuvre, celle que nous connaissons, dans une faible part. En effet ce travailleur inlassable a à son actif cent cinquante livres, tous édités par l'éditeur Doubleday, ou par la Peter Spier inc.

« Mon premier succès a été *La vache qui tomba dans le canal*, un album inspiré par la Hollande. C'était il y a trente-deux ans. J'ai compris alors que c'était cela que je devais faire. Très vite les ventes m'ont permis de vivre de mes albums, que j'ai toujours conçus, dessinés et écrits seul. En 1962, j'ai obtenu le prix Caldecott, l'équivalent du Goncourt, pour *Les renards sortent dans la nuit glacée*, qui partait d'une chanson. Par la suite, j'ai fait environ deux livres par an, et je ne sais combien de conférences dans les écoles, les bibliothèques, partout. » Peter Spier a une vie scientifiquement organisée à Shoreham, Long Island, où il habite avec sa femme, très présente, toujours à ses côtés, et ses deux enfants. On comprend bien à l'écouter d'où viennent les minutieux détails qui pullulent sur ses images, et pourquoi il aime les maquettes de bateau qu'il fabrique, en guise de hobby.

Il raconte son travail :

« Je suis tout à fait méthodique. Je me mets à mon bureau à huit heures tous les matins, et j'y reste jusqu'à six heures du soir. Mais avant il se passe beaucoup de choses. Il y a d'abord les idées. Je les note où que je sois quand elles me viennent. Sur un petit carnet que j'ai toujours avec moi. Puis l'idée se décante. Parfois elle disparaît, cela veut dire que le besoin a disparu, et que le livre qui aurait pu en naître n'existera pas. Quand je décide de réaliser un projet, je vais voir tout ce qui a été fait sur le sujet. Pour *L'arche de Noé*, qui est une histoire incroyable, totale, fascinante, j'ai vu les cinquante livres qui existent. Aucun ne

montrait ce que je voulais faire : la saleté, la désorganisation, l'eau qui monte, les odeurs... J'ai vu trop de fermes pour jamais oublier ce que ça sent. Je voulais aussi montrer les poissons autour.

Ensuite il a fallu étudier tous les détails. C'est très important les détails, il faut qu'ils soient précis, et cependant qu'ils ne se démodent pas. Parfois je rencontre des problèmes au moment de l'adaptation dans un autre pays. Ainsi pour *People*, que vous appelez *Quatre milliards de visages*, j'avais mis un bébé dans les bras d'un couple japonais. Ils m'ont dit : c'est impossible, vos personnages sont en costume de mariés. Il faut être là, être là partout, pour discuter tous les détails. En Amérique, des bibliothécaires noirs m'ont par exemple demandé pourquoi il n'y avait pas plus d'enfants noirs dans mon *Christmas*. Je ne peux pas faire autrement, parce que ce que j'ai représenté, c'est mon Noël à moi. Cela n'empêche pas d'aller voir, d'aller vérifier, pour chaque plume d'oiseau, pour chaque aile de moustique. Ce que je fais doit être authentique, rigoureux, les enfants ne sont pas dupes : ils sentent ce qui est fait avec soin, ce qui a nécessité du travail. Pour moi, la fiction, le document ne sont pas choses dissociables. Il y a la vie, c'est tout. »

Journaliste rigoureux quand il accumule la matière de ses livres, Peter Spier est aussi, dans la phase suivante de fabrication, un artisan qui ne laisse rien au hasard.

« Je travaille d'abord au crayon, puis je repasse à l'encre. Ensuite on photographie les planches que je retravaille sur négatif. Puis je nettoie, et je colorie, en tenant compte de ce que je sais pouvoir obtenir de mon imprimeur. Ensuite, sur un papier très épais, on fait une impression légère en bleu. Enfin il y a les passages de couleurs, quatre. Et cinq pour les coéditions, à cause du texte traduit. »

Inutile de demander à Peter Spier pourquoi tant de ses livres ont des sujets tirés de la Bible : cet homme de sensations, si sérieux et si enfantin, si professionnel, est aussi pétri par le Livre qu'un passager du Mayflower.



Geneviève Brisac